

L'intelligence au risque des cultures... Quelques extraits choisis

UNE ETHNOTHÉORIE PARENTALE [Conception de l'intelligence en Côte d'Ivoire et au Kenya]

Dans une publication récente, Dasen, Démbélé, Ettien, Kabran, Kamagaté, Koffi et N'guessan (1985) ont exploré le concept baoulé [Côte d'Ivoire] de l'**intelligence** (*n'glouèlè*). Nous avons trouvé que celui-ci avait surtout une dimension sociale, à laquelle la dimension plus technologique (cognitive) est subordonnée. Parmi les différentes composantes de cette notion, celle mentionnée le plus fréquemment était *ô ti kpa*, la **serviabilité**. L'enfant aura d'autant plus de *n'glouèlè* qu'il rend volontiers des services, qu'il prend sa part dans les travaux domestiques et agricoles. Mais il ne s'agit pas seulement d'obéir quand un adulte demande un service : l'enfant est d'autant plus *ô ti kpa* qu'il ou elle exécute la tâche bien, spontanément, et en prenant ses responsabilités. Les adultes baoulé disent, par exemple, de l'enfant *ô ti kpa* :

- *Qui aide ses parents au lieu de jouer comme ses camarades ;*
- *Qui fait la vaisselle, le travail, sans que les parents lui disent de le faire ;*
- *Quand je laisse ma fille avec ses frères au village et qu'elle se rend compte que les enfants ont faim, elle prépare de la bouillie pour eux, et puis elle met sa petite sœur au dos lorsqu'elle pleure.*

Une autre composante du *n'glouèlè*, quoique mentionnée moins souvent de façon spontanée, est *l sa si n'glouèlè*, l'habileté manuelle, qui se traduit exactement par « ses mains sont intelligentes ». Pour les Baoulé, l'habileté manuelle n'est pas opposée à l'intellect, comme on semble le penser parfois dans la culture occidentale, mais les différentes composantes sont intégrées dans un concept qui est avant tout social. Dans le système conceptuel baoulé, les travaux qu'exécute l'enfant contribuent donc sans aucun doute à la formation de ce qui est valorisé dans la personnalité adulte, et que nous traduisons par intelligence.

D'après les travaux de Bisilliat, Laya, Pierre et Pidoux (1967) au Niger, de Serpell (1977) en Zambie et de Super (1983) au Kenya, il semble bien que cette conception de la serviabilité comme élément principal de l'intelligence soit commune aux cultures africaines. Super (1983), par exemple, cite l'exemple suivant donné par une femme **kipsigi** [Kenya], et qui aurait pu sortir de la bouche d'un **Baoulé** : *Une fille qui est gnom (intelligente) balaie la maison après avoir mangé, parce qu'elle sait que cela doit être fait. Ensuite elle fait la vaisselle, va chercher des légumes et prend bon soin du bébé* (p. 202).

Extrait de **Dasen Pierre R. (1988)**. Développement psychologique et activités quotidiennes chez des enfants africains. In: *Enfance*, tome 41, n°3-4, 1988. pp. 3-23

SUR LES REPRESENTATIONS IMPLICITES DE L'INTELLIGENCE CHEZ LES ENSEIGNANTS

La problématique de la nature de l'intelligence oppose essentiellement **les conceptions unitaristes** qui consistent à supposer qu'il existe une capacité cognitive d'ordre général, correspondant notamment au facteur G de Spearman (Fournier et Lécuyer, 2006), et **les conceptions selon lesquelles l'intelligence peut prendre des formes différentes** (Gardner, 1997). Entre ces deux positions extrêmes, on peut trouver une conception de compromis qui, à l'image du modèle de Carroll (1993), considère que **l'intelligence est constituée d'une capacité générale combinée à des capacités spécifiques de second ordre**. Bref, lorsqu'il est question des enseignants, on peut supposer que certains

conçoivent l'intelligence comme une capacité générale, tandis que d'autres pensent qu'elle se présente sous différentes formes, certaines plus développées que d'autres chez la même personne, tandis que d'autres encore se la représentent, en accord avec le modèle de Carroll (1993), comme une capacité générale composée d'autres capacités plus spécifiques mais interliées (vitesse cognitive générale, mémoire générale, vitesse de traitement générale), et estimeraient par conséquent qu'elle possède une nature multidimensionnelle.

Extrait d'**Issaieva, É. & Crahay, M. (2014)**. Conceptions et postures des enseignants du primaire à propos de l'intelligence. *Revue des sciences de l'éducation*, 40 (1), 129–156.

L'IDENTIFICATION DES SURDOUES, OU LA PSYCHOLOGIE COMME POUVOIR PRIVE

Parmi les désignations, profanes et savantes, qui distinguent dans la France d'aujourd'hui des catégories particulières d'enfants, circulent des terminologies surprenantes comme celles d'« enfant surdoué », d'« enfant intellectuellement précoce », d'« enfant à haut potentiel ». À présent, pour un certain nombre de parents, de professionnels de l'enfance, d'agents du système éducatif, d'hommes politiques, de journalistes ou de chercheurs, parler d'enfants différents des autres du fait de leur intelligence tenue pour supérieure à la moyenne paraît non seulement possible, mais opportun. Ils considèrent que ces enfants peuvent être légitimement distingués par la psychologie, qui les envisage comme des êtres d'un genre particulier, compte tenu de leur position étonnamment élevée sur l'échelle des aptitudes intellectuelles. Ils estiment que la particularité ainsi mesurée est significative puisque, à suivre les portraits cliniques, elle correspond à des dispositions et à des indispositions enfantines caractéristiques, et même symptomatiques. Ils jugent, enfin et surtout, qu'il importe de prendre au sérieux cette différence – ce qui veut dire ne pas l'ignorer ou la laisser ignorer – et d'œuvrer à sa meilleure compréhension et à sa meilleure prise en charge, notamment à l'école.

À un niveau plus concret, pour faire face à l'incertitude éducative, des parents s'en remettent désormais à la psychométrie – la technique de mesure du quotient intellectuel (QI). À l'issue d'une évaluation psychométrique (un « test de QI »), tel

de leurs enfants s'est révélé doté d'une intelligence hors norme – par convention, un QI global au-delà de 130. Cette propriété, sinon révélée, du moins authentifiée sur la scène clinique, a placé l'enfant en question dans la situation d'un être à part, dont la singularité intellectuelle mérite a priori d'être prise en compte. Paradoxalement, un tel diagnostic a pu nourrir une certaine appréhension chez ces parents, notamment à la lecture de la littérature de vulgarisation psychologique qu'ils ont pu consulter, avant ou après le test, pour en savoir plus. Cette littérature (de même que de nombreux articles de presse, sites Internet, programmes télévisés, etc.) laisse en effet entendre qu'avoir une intelligence hors du commun, extraordinaire, serait en fait une forme de handicap ; et ce, avant tout, parce que les enfants concernés sont de toute façon confrontés au monde en quelque sorte trop commun et trop ordinaire qu'imposerait l'école, sous sa forme actuelle (unifiée et massifiée). D'un autre côté, du point de vue des parents eux-mêmes, c'est à une figure plutôt noble de l'enfance que leur enfant s'est trouvé identifié, avec la mise au jour de son QI d'exception. Et, du reste, cette vivacité, cette acuité intellectuelle qu'ils ont pu soupçonner de longue date se trouve désormais comme officiellement reconnue : il sera dès lors possible pour eux, si le besoin s'en fait sentir, de la faire valoir auprès de diverses personnes et institutions pour améliorer, au nom de la différence psychologique, les conditions d'éducation de l'enfant.

Extrait de l'introduction du livre de **Wilfried Lignier (2012)**. *La petite noblesse de l'intelligence - Une sociologie des enfants surdoués*, Ed. La découverte, 358 p.

Nota bene : les texte entre crochets et les surcharges typographiques sont de notre fait et visent à faciliter la lecture et la compréhension du lecteur.